

**Notes de l'assemblée de l'école de communauté  
avec Davide Prospero et S.E. Monseigneur Filippo Santoro  
en visioconférence depuis Milan, 8 juin 2022**

*Texte de référence : L. Giussani, Dare la vita per l'opera di un Altro, Bur, Milan 2021, pp. 7-66.*

Les pages indiquées dans le texte qui suit se réfèrent à la traduction française de la première partie du livre disponible sur le site <https://francais.clonline.org>

### **Filippo Santoro**

Avant de commencer, récitons une prière, un *Je vous salue Marie*, et chantons un hymne à la Vierge en priant pour les martyrs du Nigeria : 21 martyrs (parmi lesquels des enfants) et 200 autres blessés dans la cathédrale d'Owo, lors de la messe de Pentecôte. Ce sont des martyrs in *odium fidei* (par haine de la foi), parce qu'ils sont chrétiens. C'est un fait sous-estimé par la presse internationale, mais pour nous, c'est un témoignage de ce que signifie vivre intégralement la foi, en reconnaissant le Christ comme vie de la vie.

*Je vous salue Marie  
Viens, Esprit Saint*

Et maintenant chantons *Nossa Senhora, mãe de Jesus*, parce que la paix est vraiment un cadeau et un miracle.

- *Nossa Senhora, mãe de Jesus*

### **Davide Prospero**

Bonsoir. Ce soir, nous nous retrouvons après quelques mois au cours desquels nous avons vécu, entre autres, les exercices de la Fraternité. Comme nous le savons, ils ont été très utiles pour notre chemin tout au long de cette période, à tel point que dans beaucoup de questions qui nous sont parvenues, il y a également une réflexion documentée sur les étapes qui ont été indiquées, suggérées au cours de ce geste. Le travail de l'école de communauté a donné lieu à de nombreuses questions que nous avons recueillies. Ce soir, nous en traiterons quelques-unes, données à titre d'exemple, qui touchent les passages fondamentaux de la partie du texte de l'école de communauté sur laquelle nous avons travaillé. Les contributions révèlent le fruit de ce travail dans les communautés, ainsi qu'au niveau personnel, grâce aussi à l'invitation que don Filippo nous avait faite (plus qu'une invitation, c'était son témoignage personnel !) de consacrer dix minutes par jour à l'école de communauté. Beaucoup l'ont vraiment prise au sérieux et je crois que cela a porté, commence à porter, ses fruits là où cela a été fait fidèlement. Ce soir, nous commençons à aborder certaines questions qui ont été soulevées.

Il y a une première question (qui est comme une prémisse à toutes les autres), qui concerne le fait que, dans plusieurs cas, nous avons été quelque peu désorientés car le texte de l'école de communauté a soulevé des questions de compréhension, non seulement lexicale, mais propre au contenu de l'expérience indiquée par les mots que don Giussani nous a communiqués dans ce texte. C'est la première fois que nous abordons ce texte après de nombreuses années, aussi bien pour ceux qui n'ont pas vécu les exercices de la Fraternité de 1997, que pour ceux qui y ont participé (je pense que la plupart les avait oubliés). Nous nous sommes heurtés à une situation inédite qui a fait émerger de manière plus dramatique cette question : « Comment est-il possible de faire l'école de communauté sans la réduire à une théorie ou à notre propre interprétation ? ». Je demande donc à don Filippo s'il peut déjà commencer à répondre à cette question plus générale concernant la méthode.

## Santoro

Bonsoir à vous tous ici présents, et à tous ceux qui nous suivent depuis différents pays du monde. Il y a eu environ 80 à 90 questions, il était donc difficile d'en faire la synthèse, mais nous avons identifié les points fondamentaux.

Celle sur la difficulté du texte est une question fondamentale qui nous fait comprendre justement que l'école de communauté est vraiment une école, et dans une école on ne répète pas toujours les mêmes choses, il y a des moments où on approfondit un contenu. C'est précisément ce qu'a voulu don Giussani : au lieu de faire une communication d'un trait, comme il l'avait toujours fait, il a préféré proposer un texte médité, réfléchi, dense, à apprendre, et pour cela il nous invite à faire un travail personnel. Dans une école, on ne dit pas toujours les mêmes choses, dans une école il y a toujours quelque chose de nouveau à découvrir, et cela demande un travail personnel et communautaire. Cette école de communauté a nécessité un véritable travail.

Il y a des témoignages qui nous montrent comment cette approche du travail a été vécue : c'est comme si on avait fait un pas en avant au niveau de la connaissance ainsi qu'au niveau de l'affection. Le texte de don Giussani élargit ainsi la connaissance, nous introduit à une expérience, pas à la répétition de choses vues de façon théorique, mais à des choses connues par l'expérience. Et puis aussi à vivre une dynamique de l'affection, du lien, de l'expérience de ce que nous méditons. Pour moi aussi, après l'avoir présentée en essayant d'être aussi concis et simple que possible (faire quelque chose de simple et de concis a demandé du travail, cela n'a pas été une partie de plaisir !). C'est exactement comme ça : quand on assimile, la connaissance augmente, l'affection augmente.

Je voulais justement partir de trois témoignages qui racontent cet itinéraire.

« Je voudrais raconter ce qu'a été le parcours de l'école de communauté de cette année [et en particulier des dernières écoles de communauté]. Au début, lorsque le nouveau livre est arrivé, nous étions tous enthousiasmés par le titre : *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*. Nous avons pensé : "Enfin, nous allons lire ce que nous devons faire pour passer notre vie à construire l'œuvre de Dieu [ce que nous devons faire !]". Le contrecoup face au contenu a été très déstabilisant. Nous étions soudainement confrontés à un texte difficile qui nous a obligés à travailler dur. Je me souviens des écoles de communauté où nous lisions paragraphe par paragraphe [c'est déjà un travail assidu !] en essayant de comprendre et de faire nôtre ce que Gius nous disait. Nous étions très éloignés (par l'expérience) de ce que nous pensions déjà posséder. Bien sûr, nous savons que Dieu est tout en tout et que le Christ est tout en tous, mais nous avons quand même ressenti un décalage, presque une distance, par rapport à ce que l'école de communauté disait. C'était comme si nous recommencions à zéro, en essayant de nous approprier un jugement que nous pensions déjà posséder [*já sei* en brésilien : je connais déjà la chose, alors que c'est comme refaire un chemin]. Le plus surprenant dans ce travail, c'est que, malgré notre incapacité totale à comprendre et à traduire en expérience ce que nous lisions, beaucoup de jeunes familles nouvelles se sont attachées à ce lieu. À un certain moment, il est devenu évident que ce lieu [le lieu de travail, le lieu de travail communautaire] était plus que la somme des facteurs que chacun d'entre nous pouvaient apporter. Mystérieusement, nous reconnaissions une fascination que nous n'avions clairement pas produite ».

Le travail a donc d'abord produit une agrégation, un climat d'engagement, de responsabilité personnelle, car l'école de communauté est d'abord une responsabilité personnelle. Actuellement, l'aspect le plus évident est que l'on ne peut pas se contenter d'écouter, mais que ma personne entre en jeu ; et que par conséquent ma responsabilité se joue dans la confrontation avec un texte dense qui nous est proposé et qui est porteur d'une expérience.

Un autre témoignage dit : « Ces dernières années, le nombre de fois où je suis allé à la réunion de l'école de communauté sans avoir lu le texte était bien plus grand que celui où je l'ai lu [confession franche, combien d'entre nous devraient le faire ! Mais ici, il l'avoue au moins !].

J'ai donc décidé de prendre au sérieux, de tout mon cœur, les indications du mouvement (et pas seulement ce que j'ai compris du Christ), ce qui ne signifie, non seulement méditer quotidiennement mais, par exemple, lire le livre du mois (cela faisait au moins quinze ans que je ne l'avais pas fait !) et lire *Traces*. Après les premières semaines où j'ai suivi ce que tu avais indiqué, je me suis rendu compte que, même si je voulais de tout mon cœur méditer sur l'école de communauté au moins cinq à dix minutes, trop souvent, je n'y arrivais pas, submergé par les choses à faire. C'est pourquoi, depuis quelques jours, j'ai décidé de le faire en début de journée, c'est-à-dire juste après le petit-déjeuner [l'important est de le faire : après le petit-déjeuner, après s'être reposé ; au moins dix minutes, c'est le minimum syndical]. Ce travail m'a aidé, je suis en train de changer petit à petit. Cela ne veut pas dire que je ne souffre pas de "vertiges" face au Mystère qui s'est fait homme et qui veut aussi me rencontrer de cette manière inimaginable... folle... Les mots de l'école de communauté qui m'ont sans doute marqué le plus se trouvent dans sept lignes, page 15 : "Jésus, en tant qu'homme, reconnaît et accepte d'être lui-même la miséricorde du Père" [c'est un exemple intéressant, une phrase que l'on porte dans son cœur, dans son intelligence]. Voilà, commencer la journée avec le désir d'être "la miséricorde du Père". Ces jours-ci, j'essaie de regarder tous ceux que je rencontre avec ce désir : pouvoir être, ou mieux, accepter d'être, la miséricorde du Père. Non pas qu'avant je traitais mal les personnes, mais maintenant mes journées me semblent moins "fatigantes", je ne peux pas l'exprimer mieux, mon cœur est plus joyeux. C'est donc un travail qui conduit à être dans la réalité, à traiter les personnes comme nous le suggèrent les paroles que nous nous disons. »

Voici un troisième témoignage : « À l'école de communauté, arrivé au point qui a donné leur titre aux exercices de la Fraternité : "*Le Christ est la vie de ma vie*. En Lui se résume tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche, tout ce que je sacrifie, tout ce qui en moi se développe par amour pour les personnes auprès desquelles Il m'a placé" (p. 27), dès la première lecture et ensuite à travers les approfondissements si intenses du père Lepori, j'ai pensé : "Waouh, qu'il serait beau de vivre vraiment comme si le Christ était la vie de ma vie, mais je n'en suis pas capable !" J'ai compris cependant qu'une attitude comme celle-ci me bloquait, car c'était comme si elle renvoyait une fois de plus, à ma propre capacité, la possibilité que le Christ soit tout pour tous. En revanche, en écoutant tes annonces, les Exercices, les amis qui racontent leur expérience à l'école de communauté, je comprends que le fait que le Christ soit la vie de la vie n'est pas le résultat d'une capacité, mais que c'est ainsi, un point c'est tout [c'est ce que nous avons appelé l'ontologie, quelque chose qui nous précède]. Il l'est, c'est-à-dire qu'Il est la vie de ma vie ; que je le reconnaisse ou non, Il l'est. Et alors la vie, les circonstances qui me sont données, les faits les plus significatifs ou les difficultés les plus dures, les personnes et les occasions qui se présentent à moi, servent à le découvrir [la réalité sert à découvrir cela, c'est vraiment une aventure !] : Il est déjà la vie de ma vie. On le comprend car lorsqu'on vit avec Lui et pour Lui, tout a déjà un goût et une saveur différents [parce qu'Il est présent] et ce que je vis me sert pour m'en rendre compte et pour m'abandonner, et non pas pour devenir meilleur afin qu'Il devienne alors la vie de ma vie, mais pour réaliser qu'Il est déjà la vie de ma vie, que sans Lui je ne vais pas bien loin. Alors, la vie a un but différent, elle n'est plus un effort continu pour être un meilleur chrétien, mais un grand voyage dans lequel je dois traverser tout ce qui m'est donné pour découvrir qu'Il est la vie de ma vie, en acceptant chaque circonstance comme possibilité et comme demande qu'Il se révèle, sans la combattre ».

C'est un témoignage qui répond aux difficultés, qui nous fait faire un travail et qui ne réduit pas le Seigneur à un produit issu de nos mains, mais qui Le reconnaît comme quelque chose que nous avons découvert dans une rencontre et qui nous est donné.

### **Prosperi**

C'est très beau, mais également le premier témoignage que tu as lu car il est clair : c'est difficile parce qu'on ne le possède pas déjà, mais c'est ça qui est beau !

Le premier groupe de questions concerne le thème du bonheur.

« Page 25, il est écrit : “L’homme ne peut donc vraiment reconnaître ce qu’est Dieu que si, dans tout ce qu’il fait, il demande à Dieu d’être, et si chacune de ses actions est une demande à Dieu d’être, c’est-à-dire d’être heureux”. Au nom du bonheur, j’ai vu des amis très chers quitter femme et enfants, en disant qu’ils étaient enfin heureux malgré les “cadavres” laissés derrière eux. Je désire être heureux plus que tout autre chose. Pourtant, dans ce désir qui se transforme parfois en prétention, il y a quelque chose qui ne colle pas. Est-ce un rêve de jeunes ? Comment la dureté de la vie peut-elle ne pas effacer ce désir et comment est-il possible de le vivre pleinement ? Dans l’exemple des amis qui quittent leur famille pour essayer d’être heureux, le monde approuve, les moralistes condamnent, la plupart restent indifférents en essayant de rendre la cuirasse qui les sépare de la vraie vie plus épaisse. Dans ce que dit Giussani, j’ai l’intuition de quelque chose de beaucoup plus profond que le niveau auquel ces choses sont abordées, même entre adultes, mais je ne sais pas le développer, je ne sais pas le comprendre. Je demande de l’aide sur cela ».

### **Santoro**

Il existe un point de départ solide comme le roc : il est certain que la vie est faite pour le bonheur. Nous ne devons pas reculer sur cela : nous sommes ici pour un bonheur, à cause du pressentiment d’un bonheur, d’une plénitude. Jésus – a dit une fois le Gius - a besoin comme du pain que les personnes qui Le suivent aient le goût de la vie (cf. L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?* Parole et Silence, Paris 2008, pp. 50, 116). C’est ce qui nous a mis en mouvement. Dans cette vie, la route vers le bonheur ce sont les circonstances et d’abord les personnes, et par conséquent, aussi l’attrait pour la femme qui n’est pas ton épouse. Elle aussi est un don que Dieu te fait pour Le reconnaître. C’est là que se situe le cœur du problème, car le jugement doit intervenir : cet attrait qui semble irrésistible, si tu cèdes à sa prétention, te jette-t-il dans une perspective sans limites, te rapproche-t-il de ton destin ? Est-ce selon le dessein du Mystère ? Ça, c’est le cadre de la réponse que j’explique avec un témoignage personnel. Ils m’ont dit d’en dire plus, et je suis à l’aise aussi pour le faire.

Je suis allé au Brésil, envoyé par don Giussani. Je commence à enseigner à l’Université Catholique Pontificale de Rio de Janeiro. J’enseigne la théologie ; au cours de théologie, il y a aussi des laïcs et des laïques, et parmi les laïques, pendant mes cours, il y en a une qui s’intéresse à ce que je dis, à la nouveauté. Bien qu’elle soit une adepte de la théologie de la libération, elle est impressionnée, et vient donc me voir à la paroisse, elle me suit, elle vient même dans le mouvement, puis elle me demande : « Allons nous promener sur la promenade de Copacabana ». Et je dis : « Ça alors ! ».

### **Prosperi**

Une Brésilienne ?

### **Santoro**

Oui. Et elle a tout ce qu’il faut, hein, donc elle ne passe pas inaperçue, mariée, avec des enfants. Je lui propose même : « Viens dans le mouvement », j’essaie de lui faire rencontrer quelqu’un d’autre. Elle vient, mais l’objectif était un peu différent. Alors, dans ce cas, l’attrait quel est-il ? Le vrai attrait est celui qui a à voir avec ton destin. Si cela n’a rien à voir avec ton destin, si cela n’a rien à voir avec la plénitude de ta vie, si cela n’a rien à voir avec l’histoire dans laquelle le Seigneur t’a mis et qui construit ta vie - celle avec ton mari, avec tes enfants, ta tâche - alors ce n’est pas un vrai attrait. Le véritable attrait, c’est quand une chose est un rapport plus simple et plus vivant avec le destin. Pour toi, et aussi pour l’autre personne. La carte que j’ai jouée a été de lui dire : « L’aide que je peux t’apporter, c’est celle pour être heureuse dans la condition dans laquelle le Seigneur t’a mise, c’est de t’inviter à ne pas prendre un autre chemin, c’est-à-

dire que c'est l'aide à vivre la circonstance qui te rapproche du destin, qui te rapproche du Christ, le Christ fait homme et qui t'a rejoint ». Ceci, je l'ai répété à d'autres personnes qui sont venues me parler : « Si Dieu t'a mis sur un chemin bien précis, s'il t'a donné une femme et des enfants, s'il a voulu que tu participes à sa paternité, abandonner le chemin n'est jamais le chemin vers le bonheur ». « Ah, mais c'est un sacrifice ! » Bien sûr, mais il s'agit d'adhérer au jugement, car autrement, cet attrait, – même bon en soi – sans un jugement sur ce qui compte vraiment, est une perspective aveugle, il n'aide pas à atteindre le bonheur. Alors aidons-nous à soutenir le vrai chemin, le chemin vers la plénitude. Parce que ce qui m'est arrivé ensuite, c'est que même dans le sacrifice (parce qu'il faut bien un sacrifice dans tout cela), il y a comme la certitude qu'un horizon plus vrai s'ouvre, une relation plus vraie. C'est ainsi que le chemin de cette personne est également devenu plus serein, grâce à Dieu ; et sûrement pas à cause d'un quelconque mérite de ma part, moi, j'ai seulement essayé de faire mon possible.

Je vous raconte un autre fait, qui s'est aussi produit à Copacabana. En tant que missionnaire, j'étais destiné à une *favela* en périphérie. Puis, le cardinal, considérant que je devais enseigner la théologie, m'a envoyé dans une paroisse de Copacabana pour apprendre le portugais, et là, le curé a demandé que nous restions, moi et le père Giuliano de Rimini. Nous avons donc commencé à travailler et à rencontrer des gens. Le matin, je suivais les cours, et le soir, je célébrais la messe. Normalement, il y avait quelques dames aux cheveux gris, certains de nos jeunes, quelques-uns de la communauté. Un soir, une belle femme entre avec un beau décolleté (bref, une belle femme !) et je me dis : « Jésus, qu'est-ce qui s'est passé ? ». Je fais mon homélie, j'explique l'évangile. À ma grande surprise, après la messe, cette dame vient vers moi et me dit : « Père, j'ai été frappé par ce que vous avez dit sur la gratitude. Je sors d'une maladie et je suis venue à l'église pour remercier le Seigneur. Que dois-je faire pour répondre à ce don et suivre davantage le Seigneur ? Dois-je faire une offrande ? » « Non, non madame, vous n'avez aucune offrande à faire. Jeudi prochain, venez à la réunion de l'école de communauté d'un groupe de mes amis ». Eh bien, elle - touchée également par ce que je lui ai dit – elle est venue à la réunion de l'école de communauté ! Naturellement, là aussi, elle vient en décolleté, alors tous les jeunes hommes présents sont ragaillardis. C'était une actrice de feuilleton télévisé, le feuilleton de 20 heures (au Brésil, il y a le feuilleton de 5 heures, de 7 heures, de 8 heures...), celui qu'il ne faut pas rater, que tout le monde suit, c'est un devoir religieux de le suivre ! Cette dame vient et commence à s'intéresser, à participer. Elle s'appelle Monique. Don Giuliano et moi, nous l'accompagnons, nous la suivons, et elle commence à nous parler de sa vie compliquée sur le plan affectif. Et puis elle dit : « Mais votre amitié est plus belle que tous mes ennuis ! C'est plus beau parce que lorsqu'on est ensemble, il y a une fête, il y a des chants, il y a ceci, il y a cela, c'est autre chose ! ». Alors, elle a revu sa vie, elle a réajusté son expérience affective, elle a recommencé à communier, justement à cause d'un bonheur plus grand, grâce à l'expérience d'une beauté plus grande. Ensuite - regardez le Mystère ! - la maladie est revenue, une leucémie, et le Seigneur l'a appelée. Et tous les acteurs de *Tele Globo* sont venus, et nous les avons rencontrés. Elle a été un instrument de rencontre pour beaucoup de ses amis de ce monde-là, les plus étranges et les plus doués : Milton Nascimento et d'autres, des gens qui sont venus et qui se sont rapprochés. Elle est devenue une possibilité de rencontre, et puis le Seigneur l'a appelée. Mais le titre que nous lui avons donné, en pensant à Monique, est celui que nous avons découvert avec Leopardi : *Cara beltà*, chère beauté ! Chère beauté signifie la proximité du destin, même dans le sacrifice, parce qu'il n'a pas été facile - ni pour moi dans le premier exemple, ni pour elle dans le second – d'emprunter la route droite. Il faut, en effet, vivre l'expérience d'une beauté plus intense, plus vivante, plus grande. Le sacrifice devient alors le chemin vers le destin, parce que le sacrifice te fait aimer l'autre comme le Christ l'aime, car son bonheur c'est de rencontrer le Seigneur, c'est d'être sur Son chemin, c'est d'être embrassé par Lui. Chère Beauté.

Donc, c'est cela le chemin vers le bonheur, c'est vraiment le chemin sur lequel on répond au Seigneur. Et par la suite, vois-tu, à travers autant de relations, la gratitude parce que tu as été le signe du Seigneur pour un amour plus grand. D'où naissent les vocations à la virginité, au mariage, à une réponse, au sacrement, la fidélité au sacrement, la fidélité au Père, l'amour du Seigneur comme nous l'avons appris. Car c'est cela la virginité chrétienne dans nos cœurs : l'amour au destin, l'amour au destin sans possession. Personne d'autre ne parle comme don Giussani. Quand Giussani parle du sacrifice, il enlève toute ombre de moralisme, car c'est pour une passion plus grande, pour un élan plus grand. Le chemin vers le bonheur est donc celui que nous faisons ; évidemment, nous ne l'empruntons pas seuls, pas tous seuls.

J'ai reçu un autre message de la part d'une amie espagnole qui dit : « Très cher don Filippo, comme tu l'as dit dans ton homélie pour l'anniversaire d'Enzo Piccinini [j'ai été tout près de Modène, à Nonantola, où j'ai célébré la messe pour le 23<sup>ème</sup> anniversaire du *dies natalis* d'Enzo], sur ce chemin, nous ne pouvons pas être seuls [nous ne sommes pas seuls car notre chemin a commencé à partir d'un rapport]. Le père Lepori, lui aussi, soulignaient dans les Exercices qu'après la rencontre, Marta a fait le chemin au sein d'une compagnie et ainsi, avec le temps, jour après jour, d'une génération à l'autre, quelqu'un arrive jusqu'à toi. Et il arrive jusqu'à moi et me fait remercier pour ta persévérance en cinquante ans de sacerdoce ». Cette année, j'ai célébré cinquante ans de sacerdoce, donc de bons et loyaux services à l'Église de Dieu, et je disais à la messe pour Enzo : « J'ai célébré cinquante ans et bien souvent on dit : "Mais comme c'est beau le jour de l'ordination !" et moi, je réponds : "Bien sûr que c'est beau, mais après cinquante ans c'est encore plus beau !" », parce que tu as parcouru un chemin, parce que la vie est un chemin, ce n'est pas la joie d'un moment, c'est la joie qui devient plus grande, c'est la joie d'un chemin dans le sacrifice, dans l'obéissance aux circonstances. La circonstance te parle et tu embrasses la circonstance, mais parce que tu n'es pas seul, parce que mon sacerdoce a coïncidé avec la rencontre avec don Giussani et donc avec une histoire ; tu n'es pas seul sur le chemin. Ensuite, elle dit : « Mais pourquoi n'est-il pas possible d'être seuls ? Parce que nous ne nous faisons pas nous-mêmes, nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Saint Irénée de Lyon disait que l'histoire de chaque homme est le temps dont Dieu a besoin pour porter à accomplissement sa créature. Nous sommes faits. "Je suis toi qui me fais", répète Carras en écho à don Gius. Nous ne savons pas comment nous accomplir, nous ne connaissons pas ce dessein. Ces dernières semaines, j'ai été frappée par le fait que les gens Le cherchent si peu par rapport à leur vie, comme si Jésus nous disait : "Tu ne me demandes que cela ? Tu penses que cela te suffit ? Je suis venu pour me donner moi-même à toi, pour te donner ma présence, pour te donner tout : la vie, tout, comme le Père me le donne à moi et tu ne me demandes que ces petites choses ?" ». Il s'agit de demander Sa Présence parce que nous sommes faits de Lui. Cette amie vient juste de finir de relire les lettres de Nicodème et conclut en disant : « C'est ainsi qu'un jour, lorsque nous arriverons au ciel [elle a une grave maladie], nous aurons le visage de la croix et de la résurrection dont nous avons fait mémoire le 6 juin lors du 1<sup>er</sup> anniversaire de la naissance au ciel de notre ami Zatto de Rimini, qui, en seulement dix mois de maladie, nous a montré le témoignage de la sainteté. Nous sommes entourés de saints, il ne manque que notre petit mais irremplaçable "oui" à une telle grandeur ».

### **Prosperi**

Merci, aussi parce que de nombreuses questions portaient, entre autres, sur ce point : « Comment puis-je vraiment reconnaître les exigences fondamentales du cœur ? ». Ce que don Filippo nous a raconté de son expérience illustre bien le comment. Parce que les exigences du cœur sont indestructibles (c'est ce que nous avons appris à reconnaître en faisant l'école de communauté) et elles ne peuvent donc pas être manipulées. Mais nous pouvons nous tromper en les identifiant avec des émotions que nous suivons ensuite. C'est le jugement qui fait que l'exigence du cœur devient conscience de soi et te fait ainsi voir la réalité pour ce qu'elle est,

car l'exigence du cœur implique la conscience du destin - comme tu le disais, Filippo -. C'est l'aide la plus grande pour reconnaître ce que disent vraiment ces exigences : la conscience du destin. C'est le destin qui est en jeu, pas ce que nous ressentons, même pas ce qui nous semble plus vrai, ce qui semble nous correspondre le plus. Parfois, la conscience du destin exige quelque chose qui ne semble pas nous correspondre immédiatement et implique ce que tu as appelé « sacrifice », c'est-à-dire l'affirmation d'un bien plus grand, la reconnaissance d'un bien plus grand.

### Santoro

Bien sûr, la chose gagnante a été que lorsque Monique venait avec nous, elle a dit : « Cette façon de vivre ensemble est plus belle que tous les espaces que je pouvais explorer avant », c'est-à-dire que c'est autre chose, il y a un lieu, il y a une expérience.

### Prosperi

Un deuxième groupe de questions est synthétisé par cette contribution : « En regardant mon expérience, je reconnais avec certitude que ma vie, et celle de nombreux amis autour de moi, est marquée et façonnée par la rencontre avec une certaine réalité humaine, une histoire exceptionnelle et mystérieuse, une réalité humaine “dans laquelle le mystère du Christ est présent” (p. 27). Je voudrais donc demander : que signifie “prendre conscience [...] de la rencontre faite” (p. 27), de sorte que mon expérience de pressentiment du Mystère devienne familiarité avec le Christ et affection pour la personne du Christ qui fait dire à Giussani : “nous devons dire ‘Toi, ô Christ’ à l’homme Jésus de Nazareth” (p. 28), jusqu’à “comprendre combien Il est le point névralgique de tout, de toute ma vie [...] *la vie de ma vie*” ? (p. 27) ».

### Santoro

Comment prendre conscience de la rencontre faite ? La première étape est tout simplement de regarder notre histoire. Dans le texte, page 27, don Giussani dit : « nous devons prendre conscience de l'événement *tel qu'il* nous est arrivé, de la rencontre que nous avons faite », prendre conscience de la façon dont cela s'est produit dans la rencontre que nous avons faite, prendre conscience de notre histoire. Et puis il ajoute : c'est ce qui s'est passé pour moi, je me suis retrouvé « **introduit** dans une compagnie qui a rendu et rend immédiat pour moi le mystère de l'Église ; c'est donc une émergence du Corps du Christ [introduit : sans la rencontre à cette messe ce soir-là, Monique serait partie par un autre canal, elle a trouvé un canal auquel elle n'aurait jamais pensé, mais la rencontre a eu lieu]. C'est la compagnie “vocationnelle”, c'est-à-dire la compagnie qui nous implique, dans la mesure où elle génère l'expérience et où elle est générée par l'expérience dans laquelle le charisme nous a touchés ». Puis il cite saint Augustin : « *In manibus nostris sunt codices, in oculis nostris facta* », les Évangiles à lire et les personnes à rencontrer et à suivre. « Pour chacun, il existe un fait qui a eu une signification, une présence qui a influencé toute la vie : il a illuminé la façon de concevoir, de percevoir [...] C'est ce que l'on appelle un événement ». Et cela se reproduit, cela n'est pas arrivé seulement à Copacabana, cela est arrivé lorsque je suis parti à Petrópolis ensuite, lorsque je suis revenu à Tarente, cela arrive dans le présent dans toutes sortes de rencontres en tant qu'évêque à Tarente.

Ensuite, il est nécessaire de se familiariser avec cette histoire dans laquelle nous nous sommes trouvés, nous ne devons pas la considérer comme acquise. Il y a un besoin de familiarité, une familiarité qui est préférée, une préférence qui est privilégiée. Et c'est vraiment ainsi. Prendre conscience de l'événement, c'est-à-dire d'une familiarité qui nous provoque, et tout dans notre vie est vraiment une grande occasion pour prendre conscience de ce qui nous est arrivé, du don qui nous est arrivé.

Comment cela arrive-t-il ? De la même façon dont cela nous est arrivé et nous arrive aujourd'hui, cela nous remet sur le bon chemin, sur le chemin que le Seigneur nous montre, parce que nous avons tous les éléments pour vivre cette expérience. Continuons.

### **Prosperi**

Voici une autre question :

« Dans le chapitre “Le Christ tout en tous”, aux points 5 et 6, j'ai été très frappé par le fait que don Giussani, que ce soit pour décrire la relation de Jésus avec le Père ou notre relation avec Jésus et avec les autres, utilise à plusieurs reprises les verbes “reconnaître” et “accepter”, en référence à la réciprocité inhérente à l'amitié. Beaucoup de rapports que je vis chaque jour ne contiennent pas toujours cette dynamique de reconnaissance et d'acceptation réciproque, ce qui fait qu'elles se vident et deviennent formelles.

Que signifie exactement aimer le destin, et que lorsque j'aime le destin de l'autre et que l'autre le reconnaît et l'accepte, alors il existe une amitié ? Et si l'autre ne reconnaît pas que je désire son destin et ne l'accepte pas, cela signifie-t-il qu'il n'y a pas d'amitié ? Mais ceci ne revient-il pas à fermer la porte à la miséricorde dans la dynamique de l'amitié ? ».

### **Santoro**

À la page 26, toujours à propos de l'amitié, le texte dit encore : « Car soit toute relation humaine est une amitié, soit elle est manquante, déficiente, c'est un mensonge ». Mais n'est-il pas exagéré de dire que si ce n'est pas une amitié, c'est un mensonge ? Il y a une gradation : toute relation humaine est d'abord manquante, puis elle est déficiente, il lui manque quelque chose. Mais ici don Giussani l'explique bien ; toujours à la page 26, en parlant de la réciprocité, il dit : « le fait d'accepter et d'accueillir ce cadeau rend réciproque l'amour que le donateur possède, qu'il exprime : l'accepter est l'amour que nous manifestons à celui qui nous a fait le don [...] l'amitié est une réciprocité de don, d'amour, car pour un être créé tel que l'homme, la forme suprême de l'amour pour Dieu est d'accepter d'être fait par Lui, d'accepter l'être, d'accepter l'être qu'on ne possède pas : il est donné ».

Voici un aspect grandiose de l'amitié, et c'est qu'Il nous accepte tels que nous sommes, nous sommes les premiers à être acceptés tels que nous sommes, Il m'appelle « ami » tel que je suis. Mais réfléchissez (c'est quelque chose qui m'a toujours ému !) : Jésus appelle « Ami » Judas qui est sur le point de le trahir. Jésus tend donc à aimer tout le monde, il aime même ceux qui sont sur le point de le condamner. Bien sûr, ici il n'y a pas de réponse, il n'y a pas de réciprocité, mais c'est bien l'absence de réponse au don. Puis il y a la relation avec un autre pauvre homme qui est saint Pierre qui le trahit, et quand Jésus lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » (il le lui dit trois fois), Pierre répond : « Oui Seigneur, tu le sais, je t'aime » (Jn 21,15-17). C'est ça l'amitié, c'est la réciprocité du « oui ». Vous comprenez ? L'un d'eux va le trahir et Il l'appelle « ami », puis Il dit : « Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs ; je vous appelle mes amis » (cf. Jn 15, 14-15). Par conséquent - attention ! - faire ce que le Seigneur nous dit n'est pas du moralisme, c'est de la moralité.

Très souvent, nous disons : « Non, si je dois faire quelque chose que je ne “sens” pas, c'est du moralisme ». Mais sommes-nous comme les gamins à la messe qui disent : « Je ne vais pas à la messe le dimanche parce que je ne la “sens” pas » ? C'est compréhensible chez un adolescent, chez un enfant, mais si, en tant qu'adulte, tu dis : « Non, c'est un sacrifice, non, parce que je dois le “sentir”... » Que dois-tu sentir ? Au lieu de cela, vous voyez la grandeur ? C'est l'offre de l'amitié du Christ qui t'est donnée dans ce moment, dans le geste sacramentel suprême de la Pâque du Seigneur. Donc, il te faut un corps, une communauté qui te rappelle la Pâque du Seigneur, et c'est là que tu la sens correspondante à ton cœur. Le cœur est fait pour trouver une réponse correspondante, c'est donc précisément la grandeur de la réponse qui rend la relation



complète ; l'amour, l'amour qui s'accomplit dans la réciprocité, c'est accepter d'être fait, accepter d'être, accepter l'être qui ne vient pas de moi, il est donné.

L'expérience de l'amitié est donc la plénitude du rapport affectif. Et ensuite le Seigneur continue (Jean 15, 13-16) : « Je ne vous appelle plus serviteurs (...) ; je vous appelle mes amis » et ensuite Il ajoute : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis », et c'est ce que je rappelle à tous les amis qui sont en difficulté par rapport à leur vocation : « Mais tu as été choisi », il y a alors l'invasion d'une grande tendresse et d'un grand amour. C'est tout.

### **Prosperi**

Voici la quatrième question : « Dans l'école de communauté, nous lisons : “D'où l'obéissance qui sauve l'ordre dans la société. Mais ce qui sauve l'ordre dans la société, c'est l'autorité : ‘Que chacun soit soumis aux autorités supérieures, car il n'y a d'autorité qu'en dépendance de Dieu, et celles qui existent sont établies sous la dépendance de Dieu. [...] En effet, ceux qui dirigent ne sont pas à craindre quand on agit bien’ ; ‘Soyez soumis à toute institution humaine à cause du Seigneur’” (pp. 19-20). Je comprends que c'est Dieu, et non la propre autorité de chacun, qui est la source ultime de l'autorité. Je comprends que Dieu n'envoie pas le mal à l'homme, mais le permet ; je comprends qu'à travers le mal se révèle la miséricorde du Mystère. Mais, en tant que professeur d'histoire, qui doit parler demain du régime national-socialiste et du stalinisme, comment puis-je expliquer tout le mal qu'ils ont objectivement entraîné pour l'humanité et affirmer en même temps que nous devons nous soumettre aux institutions humaines car “il n'y a d'autorité qu'en dépendance de Dieu” ? Ou, plus actuel encore, comment peut-on dire que Poutine en Ukraine doit être suivi, en tant qu'institution de gouvernement, “par amour du Seigneur” ? ».

### **Santoro**

Cette question nous renvoie à l'actualité parce que, comme toujours, à juste titre, l'école de communauté n'est pas une méditation sur les nuages, mais sur le quotidien, guerre comprise. Regardons comment le Pape agit dans cette situation, regardons ce qu'il fait ces jours-ci : nous rappelle-t-il de nous soumettre aux institutions humaines ? Non. Aux jugements des bien-pensants ? Non. Il juge les autorités humaines, dans chaque intervention, il les juge. Il prie et nous invite à prier pour que les autorités humaines se plient à la volonté de Dieu qui veut la paix. Dieu veut que l'homme soit heureux et il veut donc que les peuples soient en paix. Il ne s'agit donc pas d'acquiescer... si tu dois parler du nazisme et du communisme, tu dois donner un jugement comme le pape le fait sur la guerre en Ukraine : en termes non équivoques, et plus le temps passe, plus sa voix est forte. Il est important que, dans la situation actuelle, nous maintenions ce jugement : pas un « ni avec l'Ukraine, ni avec Poutine », mais une position comme celle du pape, qui est celle de la priorité de la paix sur tout le reste. Et puis, à l'intérieur de cela, l'urgence de la négociation, l'urgence de tous les chemins, et ainsi le pape, quand cela est possible, dit : « Je vais à Kiev », quand cela n'est pas possible, il dit : « Je n'y vais plus », et si par la suite s'ouvre une porte de sortie, il y va, c'est-à-dire qu'il est dans la réalité.

Dans l'histoire, le drame de choisir ne nous est pas épargné : nous devons choisir, nous devons intervenir, tout comme nous devons intervenir dans les élections. Nous avons les élections municipales à Tarente ; tous les partis sont venus voir l'évêque (enfin, presque tous !) et on les accepte, que veux-tu faire ? On dialogue et on dit : « Attention au bien commun, la vie avant tout, la santé avant tout. Stop à la pollution, changeons de cap. Et puis, sauvons les emplois. Et arrêtons avec le chômage partiel exagéré », et ainsi de suite. Je ne peux pas commencer, moi aussi, à faire campagne, sinon... Mais on intervient dans la réalité, on ne reste pas là à regarder ; on ne reste pas là à regarder, mais on intervient, on intervient avec un jugement sur ce qui rend possible le bien de la personne et le bien de la société. J'ai dit : « Est-ce que l'un d'entre vous

se préoccupe de ces milliers et milliers de jeunes qui quittent le sud de l'Italie pour aller dans le nord ou en Europe et ailleurs ? Pourquoi ne pas créer des ITS (Instituts Techniques Supérieurs *ndt*) sérieux, des instituts de formation professionnelle ? » etc. En somme, nous entrons dans la réalité à partir d'un jugement qui est celui que le Saint-Père donne en toute occasion et que nous apprenons dans notre compagnie, dans notre amitié.

### Prosperi

Si je peux me permettre, j'ajouterais une toute petite note. Cette insistance de Giussani concerne précisément la structure humaine de chacun d'entre nous. Car c'est une chose de se concevoir comme autorité de soi-même, c'en est une autre de se concevoir comme dépendant de Dieu et donc aussi des circonstances dans lesquelles Dieu nous met. Ainsi, en toute circonstance, en respectant toute circonstance, nous pouvons vivre pleinement - comme le disait don Filippo - la réalité qui nous est donnée, où le critère de jugement n'est pas nécessairement dicté par ce que dit le chef mais par la correspondance entre la circonstance qui m'est donnée et mon cœur, c'est-à-dire le destin. Chacun de nous a la possibilité de reconnaître sur le chemin de la vie qu'en suivant quelqu'un, il est aidé à aller toujours plus au fond de lui-même. Parce que je crois que le match qui se joue ici n'est pas tant entre une bonne et une mauvaise autorité ; nous le comprenons tous lorsque nous entendons parler de Staline. Le problème n'est pas tant celui-ci, le problème est de se reconnaître dépendants, ou de se concevoir seuls.

La dernière question qui a émergé de la lecture de l'école de communauté concerne le thème de la miséricorde : « Qu'est-ce que cela signifie que le Mystère comme miséricorde reste le dernier mot sur la maladie de mes parents ou sur la guerre ? »

### Santoro

Bien, terminons par cette question sur la miséricorde. La miséricorde reste le dernier mot, don Giussani l'a dit lors de la rencontre des mouvements avec Jean-Paul II en 1998. Nous touchons ici au cœur même du mystère de la réalité. Dans le mystère de la réalité, il y a cette miséricorde à l'intérieur, tout au fond. Pour répondre à la question, je suis revenu à un fait que don Gius raconte à plusieurs reprises. L'épisode raconté est l'histoire de cette mère qui rencontre don Giussani au confessionnal et lui dit : « Mon mari est mort il y a deux ans. J'avais deux enfants. L'un des deux a perdu la tête à cause de la mort de son père et, devenu fou, a tué son frère [pensez donc, quel drame !]. Il est aujourd'hui à l'hôpital psychiatrique judiciaire de Bologne. C'est ainsi que je me suis tout à coup retrouvée seule ». L'église était totalement nue et dépouillée, mais il y avait un grand crucifix derrière l'autel. Gius, après quelques instants de silence (car que peut-on dire face à de telles situations ?), lui dit : « “Écoutez, [...] maintenant vous vous levez, vous vous asseyez là devant, vous regardez ce crucifix : si vous avez quelque chose à dire, vous lui dites”. La femme ne bouge pas, et lui [...] à un moment donné, s'entend dire : “Vous avez raison”. » (L. Giussani cité in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 138). Voilà : c'est une présence qui est le nom de la miséricorde, qui introduit un interstice de lumière nouvelle dans une obscurité profonde, et c'est la présence de la croix et de la résurrection du Christ. Pensez donc aux amis que nous avons perdus à cause du Covid ! Combien de personnes à qui j'ai dû dire adieu sans même célébrer la messe, en accueillant le corbillard à la porte de l'église au milieu des pleurs de leur femme, de leurs enfants, de leurs amis ! Un vrai crève-cœur ! Et là, on s'en remet au mystère de la réalité. « Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? » Mais on le dit au milieu de ces pleurs et le cœur est là. Vous comprenez ? Si le Seigneur n'était pas là, ce serait un vide total.

Je me suis souvenu ensuite d'un autre exemple, plus léger, tiré de la biographie de padre Pio. Padre Pio donne l'exemple d'une femme, une mère qui tisse une tapisserie sur le métier à tisser, l'enfant est à ses pieds, il lui demande pourquoi elle se fatigue autant pour une pièce aussi laide [car l'enfant de dessous voit des fils entremêlés]. L'enfant ne voyait qu'une marée de fils, de

tissages, de chaînes et de trames, qui n'étaient qu'une grande confusion. Alors la maman prit l'enfant dans ses bras, lui fit voir le travail d'en haut, dans le bon sens et non retourné comme l'enfant le voyait, non plus à l'envers et tout mélangé, et voilà que la trame s'assemble pour former un travail stupéfiant. Le Christ s'est confié au Père et, nous aussi, nous nous confions à lui et nous sommes avec lui. Vous voyez ? C'est exactement comme ça : nous sommes comme cet enfant qui voit une trace, mais quelqu'un nous prend dans ses bras (comme le fait la maman) et nous soutient et nous permet de dire au revoir, le cœur blessé mais pas sans espérance, aussi aux amis qui nous quittent. C'est-à-dire que nous sommes réellement pris et embrassés. Et comme pour nous, avec nos amis chrétiens du Nigeria aussi : c'est vraiment une douleur et une souffrance énorme ! C'est la même chose, la même chose. La presse n'en a pas parlé, elle n'en a parlé que le premier jour, et après elle l'a ignoré, mais c'est comme ça. Très souvent, nous voyons la chaîne et la trame mélangées : « Mais comment ? Mais que s'est-il passé ? On ne comprend rien », etc. Et puis nous nous en remettons au Seigneur, à sa présence historique, au chemin que nous prenons dans la vie de l'Église, du charisme, précisément là où le Christ s'est rendu présent. Ainsi, le Mystère, l'ontologie, nous soutient et nous sauve.

Je voulais justement terminer en lisant un texte, toujours de Gius, qui dit la raison de tout ce qu'il a fait : *Oltre il muro dei sogni* (Au-delà du mur des rêves, *ndt.*) un écrit de 1991 sur la raison pour laquelle toute l'œuvre qu'il a accompli est née. Il l'explique aux jeunes comme ça : « Le point de départ de tout ce qui est né [...], c'est le désir que les gens comprennent [...] ce pour quoi le cœur est fait ; que les gens comprennent un peu plus le destin pour lequel ils sont faits [la surprise du matin, c'est de savoir que je me lève pour un destin bon] ; que les gens comprennent [...] que la vie est une tâche ». Nous ne nous sommes pas faits tout seuls, l'ontologie : nous ne sommes pas faits tous seuls. « Nous ne nous faisons pas tous seuls. [...] Les exigences qui sont pressantes dans notre personnalité ne sont pas de notre fait. [...] Prétendre le bonheur dans la vie - dit don Giussani - est un rêve. Vivre sa vie en marchant vers le bonheur est un idéal. [...] L'idéal, cependant, indique une direction que nous ne fixons pas [le cœur suit ce qui lui correspond, la correspondance est par rapport au destin [...]. En poursuivant dans cette direction, même difficilement [nous l'avons dit aujourd'hui : dans le sacrifice, avec difficulté] même en allant à contre-courant [...], l'idéal, au fil du temps, se réalise. Il se réalise d'une manière différente de celle que l'on imagine ; toujours différent, toujours plus vrai ; [quelle grande chose ! À cinquante ans, ce n'est pas la même chose qu'à vingt-quatre, donc...]. [...] Le bonheur plein n'est pas une réalité qui se révèle dans le présent. C'est la grande promesse du futur, c'est le Destin. Mais dans la vie, on appelle bonheur, l'expérience de la réalité dans la mesure où elle est consonante, dans la mesure où elle est faite pour le destin, dans la mesure où elle nous fait tendre vers lui [...]. Ce destin a un nom dans l'histoire : il s'appelle Jésus-Christ. La vocation consiste donc à embrasser toutes les circonstances pour obéir, adhérer, accomplir ce que le Christ veut de toi ». (L. Giussani, « Oltre il muro dei sogni », in Id., *Realtà e giovinezza*. La sfida, Rizzoli, Milan 2018, pp. 57-77).

Bref, nous sommes sur un chemin - ensemble, pas tout seuls - qui nous mène à la plénitude, parce qu'Il est venu à notre rencontre : Dieu tout en tout (comme on nous l'a dit) à travers Jésus, le Christ, qui est tout en tous.

Merci à vous.

## Prosperi

Merci don Filippo.

Travail de l'école de communauté. Comme indiqué lors des exercices de la Fraternité, nous travaillerons cet été et jusqu'en septembre sur le texte des Exercices : « *Le Christ, vie de la vie* ». Vous trouverez le livret avec les réflexions proposées par le père Mauro-Giuseppe Lepori et l'assemblée joint au *Traces* du mois de juin et sur le site de CL en format pdf et ePub. Le

livret est actuellement disponible en italien, les traductions dans les autres langues seront publiées au fur et à mesure de leur disponibilité.

En travaillant sur les Exercices, gardons à l'esprit le texte *Donner la vie pour l'œuvre d'un Autre* sur lequel nous avons travaillé cette année.

En septembre, nous donnerons de nouvelles indications sur le travail de l'école de communauté pour les mois suivants et sur d'éventuels autres moments en visioconférence.

Exposition pour le centenaire de don Giussani. L'exposition numérique créée pour le centenaire de la naissance de don Giussani, présentée aux exercices de la Fraternité, sera bientôt disponible.

J'invite tout le monde à visiter l'exposition, en prenant le temps de profiter de la richesse des nombreuses contributions audio et vidéo qu'elle contient. Laissons-nous toucher, en partant du désir sincère de pouvoir découvrir avant tout qui est don Giussani. En la visitant, soyons libres et créatifs dans notre réflexion sur la façon de proposer les contenus à nos amis, parents, collègues, soit en diffusant personnellement le lien vers l'exposition, soit en pensant à des moments de rencontre dans lesquels nous pouvons introduire les contenus de l'exposition.

Vacances de la communauté. Comme nous le savons, cet été, il sera enfin possible de proposer des vacances communautaires avec plus de liberté, étant donné l'assouplissement des mesures anti-Covid. En discutant de ce que nous avons le plus envie d'approfondir dans les moments de vie ensemble que nous partagerons dans les mois qui viennent, avec les autres amis responsables, nous avons pensé proposer à tous un « titre » qui puisse servir de fil rouge pour les propositions que nous nous ferons au cours des différentes vacances : « Le Maître est là, il t'appelle (Jn 11,28). Cette phrase rappelle la provocation lancée par le père Mauro lors des exercices de la Fraternité à propos de l'itinéraire de Marthe, et suggère que les vacances aussi peuvent être une vérification de cette « responsabilité personnelle vis-à-vis du charisme » à laquelle nous avons été appelés par l'Église.

Nous remercions encore une fois monseigneur Santoro pour sa disponibilité, et pour l'aide précieuse qu'il nous a apportée ces derniers mois dans le travail de l'école de communauté .  
Merci !

### **Santoro**

Merci, merci ! Préparer le travail est un gros travail supplémentaire qui me sert d'abord à moi, je suis donc heureux de cette tâche qui m'a été confiée.

Disons notre invocation pour bien vivre ce moment, un *Gloire*.

*Gloire*

*Viens, Esprit Saint*

Merci et bonne soirée.

### **Prosperi**

Et bon été !

### **Santoro**

Bon été.